

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.



ANNONCES:

Première insertion 5cts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emprons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

De la colonisation et du défrichement des forêts.

La colonisation de nos forêts est un sujet d'une trop grande importance pour ne pas nous en occuper spécialement; aussi allons-nous lui consacrer la *causerie* de ce jour. Nous allons d'abord consacrer quelques lignes à ceux de nos compatriotes qui, sans souci de leur avenir et surtout de celui de leurs enfants, vont demander leur pain aux travaux précaires des chantiers. Puis ensuite nous dirons les labours, les fatigues et quelquefois les privations de ceux qui s'enfoncent dans la forêt pour la défricher; nous dirons de plus leurs espérances, leurs consolations, et les récompenses qui les y attendent. Enfin, sans rien exagérer, nous ferons ressortir tous les avantages qui leur sont offerts.

Oui, bienveillants lecteurs, avant d'aller plus loin, portons nos regards attristés vers les faubourgs de nos villes, vers nos grands centres où tant de jeunes gens, de familles, se réfugient tous les jours, se pressent pour gagner leur pain au jour le jour, pour se faire serviteurs et journaliers.

Et quels sont ceux qui choisissent cette condition? Des canadiens jeunes, robustes et forts! Des canadiens qui peuvent jouir d'une liberté pleine et entière, qui pourraient être leurs propres maîtres! Oui, voilà ceux qui vont confier leur avenir aux chances d'un chantier, qui prospère aujourd'hui peut être ruiné demain! Aussi que d'affreux hivers, des centaines de nos compatriotes agglomérés dans les faubourgs ou auprès des villes, n'ont-ils pas eu à traverser? Combien d'entr'eux seraient morts de faim sans le secours de la charité publique? Comment! vivre de charité, vivre d'aumône, quand on est dans la vigueur de l'âge, plein de santé et de force! Recevoir de ses voisins, d'un *comité de secours*, une ration de pain, de gruau, etc., quand on a tout près de soi des terres en abondance, et qui ne demandent qu'à être défrichées et semées pour se couvrir de

riches moissons! Voilà qui étonne à l'excès, et qui dénote chez tous ceux qu'une malheureuse nécessité ne force pas d'agir ainsi, l'absence de toute prévoyance.

Viens quelle est leur condition présente et le sort qu'ils se préparent pour l'avenir. Leurs travaux sont durs et prolongés, les chaleurs brûlantes, les rigueurs de nos hivers les trouvent à l'œuvre, le plus souvent sans abri. Au moins leur travail est-il assez rétribué, pour qu'ils puissent faire des épargnes pour leur vieillesse? Très-souvent ils n'obtiennent que les rétributions les plus modiques, par exemple deux à trois shillings par jour; et quand le prix est plus élevé, l'imprévoyance est leur première et souvent leur seule conseillère, et à la fin d'une année d'abondance, la plupart n'ont pas plus d'argent en dépôt, que dans les années de disette.

Et de qui, ces jeunes gens, ces pères de famille, sont-ils les serviteurs? Au profit de qui épuisent-ils leur force et leur santé? Presque toujours au profit d'un étranger, d'un spéculateur, qui, ne calculant que les produits nets que lui rapporte son industrie, ne craindra pas de fermer son chantier aux premiers jours d'un dur hiver et de les abandonner sur le pavé, sans feu, sans vêtements et sans pain!

Au moins les enfants de ce père aveugle le relèveront-ils de cette condition inférieure quand la vieillesse le rendra incapable de tout travail? Jugeons de l'avenir par le présent. Les enfants de plusieurs de ces familles reçoivent leur éducation dans les rues et les grands chemins. Ils s'assemblent en grand nombre pour passer les heures qui devraient s'écouler à l'école du canton ou dans le travail. Ainsi réunis ils s'emploient à l'enseignement mutuel; mais nos lecteurs le savent, cet enseignement ne se donne ni au profit de la conscience, ni en faveur du savoir-vivre. Oh! oui, dans ces réunions, ils apprennent rarement le catholicisme, rarement l'honnêteté, rarement la modestie, rarement aussi l'amour et le respect dus aux parents. Au contraire, comme ils se démoralisent à cette école des rues, comme ils

deviennent grossiers dans leurs langages et leurs manières! Aussi comme ils ont horreur de tout travail, comme ils fuient tout ce qui peut fatiguer le corps, nourrir l'esprit!

Heureusement que tous les enfants de cette classe de personnes ne coulent pas ainsi leurs jours dans la paresse et l'ignorance, car aujourd'hui les familles qui vivent ainsi au jour le jour, sont déjà si nombreuses, que dans un avenir rapproché nous aurions tout à craindre de cette génération sans frein et sans principes.

Mais encore une fois que peut-on attendre d'enfants dont les premières années se sont ainsi écoulées? Comment pourront-ils soulager l'indigence et la misère de leurs vieux parents? Ils les abandonneront au premier jour. Oui, ils s'éloigneront au plus tôt du foyer paternel; ils iront, malgré les pleurs de leur mère, les soupirs du père, chercher un moyen d'existence à l'étranger. Ou bien, ce qui est plus pénible à penser et à dire, ils vivront d'industrie, jusqu'à ce que la justice humaine les atteigne et les envoie languir dans un sombre et misérable cachot.

O jeunes gens! ô pères de familles! n'oubliez donc jamais que votre avenir et celui de vos enfants dépendent du moment présent. Votre sort et celui de votre famille est entre vos mains. C'est à vous de choisir, pour vous-mêmes d'abord, entre la misère, ses suites et l'aisance, entre la liberté et la servitude. C'est encore à vous, parents, de décider si vos enfants feront des hommes honnêtes, actifs, vigilants ou s'ils seront des êtres déplacés et dangereux, de ces fainéants qui ont à peine le courage de manger le pain qu'on leur donne.

Nous vous en supplions, au nom de vos intérêts les plus chers, prêtez donc l'oreille à la voix de tant de vos concitoyens qui, depuis quelques années surtout, vous invitent à vous "emparer du sol." Tout vous engage à être dociles à cette invitation. Que vous soyez dans nos villes ou nos villages; que vous demeuriez à Montréal, à St. Hyacinthe, à Trois-Rivières, à Québec, à Terrebonne, à Laprairie, à Lévis, à St. Thomas ou à Kamouraska, etc., regardez autour de vous et partout vous apercevrez l'horizon bornée par d'immenses et riches forêts.

Ainsi vite, à l'œuvre; si vous êtes pauvres tendez la main à vos voisins, demandez-leur quelque secours et partez courageusement, allez vous établir chez vous. Vous aussi, jeunes gens, hâtez-vous de vous éloigner de ces lieux où le danger est partout, où les plaisirs trompeurs s'offrent sous toutes les formes; prenez votre hache, recevez ce que vos parents peuvent vous offrir, et dirigez vos pas ou vers les townships de l'Est, ou le Saguenay, ou l'Ottawa, ou ailleurs si vous l'aimez mieux. Partout vous recevrez l'hospitalité la plus généreuse, partout vous serez amplement payés de vos fatigues et de vos travaux.

Quant à nous qui sommes témoins du départ de nos compatriotes, encourageons-les du regard et de la voix; faisons plus, prêtons-leur une main secourable. Faisons partout comme on a déjà fait en quelqu'endroit, formons des sociétés de secours. Si "l'union fait la force" c'est surtout quand elle a pour but d'aider ses frères. N'oublions pas que les canadiens, qui vont coloniser telle ou telle partie de nos forêts, sont tout-à-fait dignes de notre assistance et de toute notre attention; car tout en

travaillant pour eux et leurs familles, ils vont aussi travailler à accroître l'abondance, la richesse et même la gloire de notre pays. Leurs sueurs, en fécondant le sol qu'ils vont défricher, augmenteront aussi nos revenus publics et nous fourniront les moyens de faire les améliorations que réclame l'état de notre société.

Elle est donc grande et généreuse l'œuvre de ceux qui vont demander leur pain à une terre qui se présente à eux toute couverte d'arbres vigoureux, forts et élevés! Oui, ils sont dignes de tous nos éloges les jeunes gens, les familles qui disent adieu à leurs parents et amis, qui s'éloignent de nos grandes et belles paroisses pour aller loin d'elles, vivre d'un dur labeur, au moins pendant les premières années.

Maintenant qu'ils sont à l'œuvre, suivons leurs travaux et aidons-les de nos conseils.

Quand le colon est rendu dans la forêt, s'il n'a pas encore fait le choix d'une terre, sa première démarche doit être de choisir un sol fertile, qui pourra être égoûté facilement et produire, aussitôt après le défrichement, des céréales et fourrages, sans frais extraordinaires. Il doit considérer les qualités et les différentes espèces de bois qui le couvrent. Une terre où l'ébène, l'orme, le frêne, les aulnes dominant est une terre de première qualité. Celles qui ne sont couvertes que d'arbres rabougris et enveloppés d'une couche de mousse, ou encore de sapins, de bouleaux, d'épinettes, de pins, sans mélange de cèdres ou de bois durs, sont de mauvaises qualités et sont souvent pavées de pierres. Une terre encore où différentes espèces de bois durs et de bois mous sont mélangées peut posséder un sol d'une grande richesse.

Quand on a passé un temps suffisant à parcourir la forêt, à examiner les bois et le sol, et qu'on a sujet de croire que son choix est bon, on se met aussitôt à l'œuvre pour découvrir l'endroit le plus convenable pour y asseoir sa première maison. Pour bien faire ce choix, il faut calculer à quelle distance de l'eau, des roisins, des chemins, elle se trouvera placée. Toutes ces considérations sont essentielles, car l'éloignement de l'eau et des chemins peut entraîner des dépenses, aussi une distance trop grande des voisins peut être sujette à bien des inconvénients. Mais avant d'élever cette demeure, il importe beaucoup de la mettre à l'abri du feu. Le moyen d'y parvenir est d'abattre les arbres dans une espace assez étendue; nettoyer les alentours en arrachant toutes les petites plantes qui s'y trouvent, et les livrer aux flammes. Après ces précautions, déterminez l'étendue de votre maison ou cabane sur le nombre de personnes qui devront l'occuper; si vous êtes seul, dix pieds carrés vous feront un logement commode, si vous avez une famille, même assez nombreuse, vingt pieds sur vingt-cinq vous fourniront tous les appartements nécessaires. Quelques soient vos moyens, bâtissez toujours cette première maison avec la plus grande économie, car elle courra toujours, malgré vos précautions, le danger d'être consumée avec les arbres que vous abattrez.

Après ces travaux préliminaires, attaquez avec courage et vigueur tous les arbres gros et petits qui vous disputent le sol. Frappez à gauche et à droite, sur les géants comme sur les nains.

Mais pour obtenir le plus grand succès et vous éviter bien des fatigues, procédez de la manière suivante : Dans un cercle d'une soixantaine de pieds de diamètre, attaquez-vous à l'arbre le plus gros et le plus élevé. Aussitôt qu'il sera étendu à vos pieds, dépouillez-le de toutes ses branches, ensuite partagez-en le tronc en pièces de douze à quinze pieds environ de longueur. Quand ce travail est terminé, vous devez être plein de courage, car vous avez vaincu un des chefs de vos ennemis, et ceux qui vous restent sont bien moins redoutables. Mais ne leur accordez aucune trêve, abattez-les aussi et traitez-les comme le premier, c'est-à-dire, dépouillez-les de leurs branches et divisez leur tronc. Si nous conseillons d'abattre les gros arbres les premiers, c'est pour éviter au défricheur, quand il mettra son *abattis* en tas, le transport des plus grosses pièces ; en suivant notre conseil il n'aura qu'à les rapprocher les unes des autres et les couvrir d'autres pièces moins considérables et moins pesantes. De plus, les arbres de haute taille aident le défricheur par leur chute, en brisant ou renversant les arbres moins forts qui les environnent.

(A continuer.)

HISTOIRE DE LA SEMAINE.

D'après l'avis donné dans l'avant dernier numéro de la *Gazette des Campagnes*, force nous est de donner l'*Histoire de la Semaine* pendant quelque temps, au lieu de l'*Histoire de la Quinzaine*. Heureusement, les événements de tout genre ne manquent pas pour remplir cette nouvelle tâche.

Reprenant le fil de ce que nous disions dans la dernière *Quinzaine* au sujet de l'agriculture et de la colonisation, nous pouvons constater de nouveau, avec la généralité des autres journaux, que la récolte de cette année, dans les deux *Canada*, sera une bonne récolte ; excepté toutefois le rendement des foins qui sera généralement très-inférieur à celui des années précédentes. Quant aux pois en particulier, nous avons pu l'observer nous-même, ils seront partout d'une abondance remarquable. Un journal va jusqu'à dire qu'il pourra s'en faire une exportation de pas moins d'un million et demi de boisseaux. Le blé en général sera bon, bien que dans la plupart des champs il soit plus court et moins fourré que les années précédentes.

Malgré la sécheresse, nous avons pu constater partout que là où la culture a été faite avec intelligence et non selon la routine, soit dans la grande culture, soit dans la moyenne, et jusque dans le simple jardinage, tout a été meilleur. Ainsi, dans la côte de Beau-pré, près Québec, de même que sur la ferme du collège de Ste. Anne et ailleurs, nous avons vu des champs de légumes de tout genre, ayant l'air de n'avoir nullement souffert de l'aridité de la saison. Et en quelques endroits où il a fallu semer de nouveau, le sol étant préparé, comme il convient, il y aura lieu encore d'espérer un rendement proportionné. Si la routine eût

préparé ce sol, tout eût été perdu. C'est ce que nous avons observé avec un amer regret, dans tant de champs encore condamnés à ne produire que de la mousse ou du foin-follet, en vertu de la négligence ou de la routine des propriétaires.

Si les moissons bien dirigées promettent et récompensent dignement le cultivateur intelligent et laborieux, les fruits bien cultivés ne promettent pas moins et récompensent de même. Partout où nous avons vu des vergers bien tenus, partout une récolte abondante en sera le prix et la joie. Mais là encore, que la routine et l'incurie ont d'empire ! Les deux rives du St. Laurent se peupleraient de vergers peu coûteux et susceptibles de comprendre dans leur enceinte, à cause de la propriété générale du sol, des arbres fruitiers de tout genre, si l'insouciance et la mauvaise coutume ne formaient obstacle à cet immense avantage. Ces deux fléaux ont créé des préjugés ridicules sur ce point. Nous ne pouvons y toucher ici, mais ils auront tôt ou tard, dans le cours des enseignements réguliers de la *Gazette des Campagnes*, leur part de réputation et d'instruction propre à les faire remplacer par un meilleur régime.

Quelle nouvelle richesse pour cette province si, à temps perdu presque, on cultivait les vergers depuis Québec jusqu'à Matane, d'un côté, et de l'autre, depuis la même ville jusqu'au Saguenay compris, comme on les cultive dans les Etats-Unis et sur quelques points de notre propre pays ! Et ce soin, ici comme là, n'empêcherait nullement la culture des grains, des foins et des légumes. L'ordre, l'intelligence, l'esprit de travail suffiraient seuls. A proprement parler, un verger ne réclame que deux fois l'année, l'automne et le printemps, l'attention et le travail du maître ; et encore le temps consacré à ce soin peut être pris facilement sur celui où l'on ne sème point ni on ne recueille. Il peut être pris même sur celui qu'on appelle le *mauvais temps*. Tailler et fertiliser les arbres, voilà qui peut se faire beau temps, mauvais temps. Espérons du mouvement heureux qui se fait aujourd'hui dans la culture en général, qu'il en sera ainsi bientôt dans nos campagnes. Elles n'en seront que plus belles et plus riches.

C'est, en effet, un coup-d'œil bien disgracieux partout, mais surtout dans la longue suite de jolis groupes d'habitations disséminés en villages, sur la rive sud du St. Laurent, que d'y voir si peu de plantations d'agrément, ou mieux d'arbres fruitiers tels que pommiers, pruniers et cerisiers. Partout, nous le répétons, ces plantations rencontreraient un sol favorable, et rapporteraient abondamment pour peu qu'on voulût se donner la peine et l'intelligence de les tailler et de les fertiliser.

Plus que jamais, la raison routinière que l'on donnait contre cette amélioration importante, en prétendant que le climat lui était entièrement défavorable, devient oisive et inacceptable. Aujourd'hui, au Collège de Ste. Anne, et à quelques pas de là, chez le Notaire F. De Guise, on va faire toute une récolte importante de fruits en tout genre. Plus bas, à la Rivière-

du-Loup, il y a longtemps que l'on recueille sur la ferme de Madame Veuve Taché, des pommes aussi saines, aussi qualifiées à tous égards que dans le district de Montréal. Comme on le voit, il ne tient qu'à s'y mettre pour réussir. C'est aux personnes aisées et instruites des villages à donner aux habitants des campagnes cet exemple utile et agréable. Encore une fois, il en coûte si peu !—Et, chose singulière ! on trouve partout, en descendant en bas de Québec, quelques vieux arbres fruitiers dans presque tous les jardins. Ce sont les derniers vestiges du bon esprit qu'avaient les ancêtres à cet égard. Aujourd'hui, dans le siècle des perfectionnements en tout genre, non seulement ces précieux vestiges ont été abandonnés à la destruction du temps, des animaux et des descendants, mais on a pas su même comprendre que ces restes du bon sens paternel, résistant à tant de causes de ruines, voulaient dire quelque chose aux fils et aux héritiers. Il serait donc temps d'y revenir avant que la leçon s'efface tout-à-fait. C'est le temps d'ailleurs de faire mieux, au moment où tous les genres de culture sont prêchés partout, et où des améliorations sensibles et progressives se voient sur tous les points. Mais, dit encore la routine et l'insouciance, comment planter et soigner les arbres fruitiers si une race perverse d'enfants ou d'adultes viennent vous en dérober la récolte avant même la maturité. Soit. C'est là peut-être un des progrès de notre siècle ; mais il y a remède. Du temps de nos pères, il y avait aussi des enfants et des adultes ayant des penchants de toute sorte. On s'en mettait à l'abri par tous les moyens permis, et l'on restait maître chez soi. En outre ayant obtenu chacun son petit groupe d'arbres fruitiers, chacun en jouissait plus librement, étant moins tenté d'aller piller chez le voisin ce qu'il possédait chez soi. En troisième lieu, nos pères savaient faire la défense nécessaire, ou ils se donnaient le courage de défendre leur propriété contre tout injuste agresseur. Rien là que de très-permis et de raisonnable. Agissons de même ; et cultivons sans faux raisonnement les arbres fruitiers et agréables, à l'exemple de nos pères et pour notre plus grande utilité. La chose est facile aujourd'hui beaucoup plus qu'autrefois, vu que les enseignements de la culture en tout genre se répandent partout. Au moment même où nous écrivons, voici que l'infatigable Monsieur Provancher fait annoncer deux nouveaux livres, dont l'un est tout spécialement consacré au sujet que nous nous plaisons tant à recommander ici, la plantation des arbres fruitiers. Ce livre de Monsieur Provancher a pour titre on ne peut plus d'à-propos, le *Vergier Canadien*. Qui ne voudra avoir ce petit livre ? Disons-le, en passant, Monsieur Provancher devra être compté par la reconnaissance publique comme l'un de nos prêtres, et ils sont en grand nombre, qui auront rendu le plus de services à la cause du jour, la cause agricole.

Laissons à regret cette cause pour parler un moment guerre, diplomatie, embarras politiques et sociaux. Heureusement, c'est ailleurs que sur notre sol que la scène de toutes ces tristes choses est placée. Il nous

importe toutefois grandement d'en suivre le fil et les tendances, vu que lorsque les grands se battent il n'est pas bon que les petits se fassent sourds et sans crainte. Les grands coups ont nécessairement leurs contre-coups, lesquels seuls suffiraient à nous anéantir.

Ainsi, chez vos voisins, tant que la guerre désastreuse qui s'y fait y sera en permanence, nous aurons à craindre tout naturellement quelques fâcheux contre-coups. Soyons prêts à tout événement autant qu'il nous est possible de le faire, comme nous le disions dans notre dernière feuille ; c'est ce que prescrit la plus simple prudence. Du reste, confions-nous à la Providence dans un esprit d'unité de cœur et de principes à toute épreuve.

D'après les journaux, dont les renseignements sont toujours fort suspects ou contradictoires, les deux partis belligérants, chez nos voisins, sont à la veille de grands engagements, ou en voie de prolonger par des escarmouches sur tous les points le sort fatal qui attend tôt ou tard le peuple-uni de la grande république. Dans tous les cas, il semble que le drame saignant que ce peuple joue à sa ruine ne peut durer longtemps. Des vexations étranges, reconnues nécessaires par l'autorité, aiment presque le sentiment public. On fait la conscription, mais on arrête les fuyards, on les emprisonne, et bon gré, mal gré, il faut combattre contre ses sentiments ou ses intérêts. Dans cette situation critique sont compris nos canadiens habitant les Etats-Unis. Hélas ! les rêves de liberté et de progrès qui en ont porté un trop grand nombre sur cette terre d'affranchissement, se voient aujourd'hui saisis sur la frontière, au moment de toucher le sol heureux d'une patrie qu'ils n'auraient jamais dû abandonner. D'autres, on le sait, avaient de meilleures raisons de s'éloigner de leurs foyers ; mais tous aujourd'hui regrettent sans doute leur situation présente. Déjà la mort en a frappé quelques-uns sur les champs de bataille. Ils eussent pu servir leur vraie patrie avec autant de courage et plus de gloire ! En somme, si les rigneurs mises en œuvre par le gouvernement du Nord pour retenir ses hommes chez lui n'existaient pas, la fuite d'une terre qui dévore ses enfants deviendrait générale en quelque sorte, et c'est le Canada qui aurait à subir avant tout ce nouveau genre d'invasion. Par conséquent, comme on le voit, nous sommes de tout côté sous le coup des contre-coups, quelque chose qui arrive aujourd'hui chez nos voisins. Souhaitons-leur donc de plus en plus paix et concorde pour leur bien-être et le nôtre. Malheureusement, ils sont toujours peu portés à incliner vers la paix et la concorde. Les conseils ou les vœux en ce genre sont loin, il paraît, de leur être agréables. Leur voisinage sur nos lacs, disent les derniers journaux, nous serait même fort peu sympathique. Apparemment qu'ils désireraient que les canadiens, de gaieté de cœur, iraient remplir les vides laissés par leurs nationaux dans les rangs de leurs bataillons. C'est trop fort. Mieux vaut qu'ils s'entendent entre eux pour faire la paix que de chercher ailleurs des soutiens de leur bravoure épuisée. On a dit avec raison que la désertion et les meurtres

affreux arrivés depuis quelque temps parmi nos soldats anglais avait leur cause dans le même besoin qu'éprouvent nos voisins de se faire la guerre aux dépens d'autrui. Que Dieu les avise, en changeant leur cœur et leur esprit. Il serait temps, car voilà qu'on annonce que l'armée du Sud n'est plus qu'à quelques milles de la capitale du Nord.

En Europe, Garibaldi et la Révolution se donnent de plus en plus la main, laissant dans un embarras extrême Victor-Emmanuel, Napoléon III et toutes les puissances qui n'ont pas su compter juste avec de pareils éléments de désordre et de ruine. Le gant en est jeté! Le général Garibaldi a repris toute chose à son compte. Ni la France, ni Turin, ni les autres puissances ne l'intimident. Il veut aller à Rome et à Venise pour compléter enfin l'unité italienne. Va-t-il réussir, en dépit de Victor qui le désavoue et le menace, et de Napoléon qui a l'air de n'en penser pas moins aujourd'hui! — Voilà où en sont les choses. Chaque courrier peut nous apporter la nouvelle, au premier jour, ou de la répression définitive du fameux général ou de la chute du prétendu roi d'Italie, ou encore d'un embrasement général de l'Europe. C'est ce que nous aurons à préciser davantage, même au prochain numéro de la *Gazette* peut-être, tant les événements se pressent et se précipitent.

Dans le même numéro nous aurons à dire un mot sur notre littérature canadienne dans ses rapports surtout avec la cause que la *Gazette des Campagnes* aime à servir avant tout. Pour le moment le rédacteur de la *Quinzaine*, dans cette feuille, ne doit pas différer ses remerciements à Messieurs Brousseau, de Québec, pour l'envoi de la dernière livraison des *Soirées Canadiennes*. L'histoire de *Jean Rivard* qu'on y termine est toute d'à-propos et pleine de leçons au point de vue de la vie des champs. C'est là qu'est son grand mérite, indépendamment de tout autre qu'on peut facilement lui trouver.

Fabrication du sirop de pommes, de betteraves et de carottes.

Tout cultivateur qui veut sincèrement accroître le bien que la Providence lui a confié, doit prendre les moyens pour lui faire rapporter le plus possible; il doit aussi s'efforcer de tout mettre à profit et de réaliser le plus d'économies qu'il peut. S'il n'a point de descendants pour recueillir les fruits de ses travaux et de ses épargnes, qu'il n'oublie pas qu'il a une famille dans les pauvres et les malheureux, et que les aumônes versées dans leurs mains font autant le bonheur de celui qui donne que de ceux qui reçoivent. Au contraire, s'il a des enfants, il doit encore économiser et travailler à les établir dans l'aisance. Partant de ce principe, tout cultivateur doit envoyer au marché ceux de ses produits qui peuvent rapporter le plus grand bénéfice et qui, comme aliments, peuvent être remplacés par d'autres substances aussi nutritives et aussi saines. Le beurre, par exemple, surtout quand il est bien fait, est un des objets de commerce dont le

prix est généralement élevé et qui rapporte les plus grands profits; cependant la quantité qui se consomme dans chaque famille est toujours assez considérable. Si donc un cultivateur parvenait à remplacer cet aliment par un autre moins dispendieux, ce serait pour lui l'occasion de réaliser un bénéfice plus ou moins grand. Eh! bien, ce qui n'a pas encore été fait en Canada, l'a été ailleurs et a procuré de grands avantages à ceux qui ont ainsi agi. En Belgique, la presque totalité des cultivateurs vend tout le beurre qui se fait à la ferme, et le remplace dans l'alimentation, par une autre matière d'une valeur sensiblement moins élevée. Et ce qui se fait là peut se faire ici, car nous possédons les mêmes substances.

Quel est donc l'aliment, qu'on dit fort agréable et peu coûteuse, qui peut remplacer le beurre? C'est un sirop fait de pommes, de betteraves et de carottes. Ces différentes substances, bon nombre de cultivateurs les possèdent, et quelquefois en abondance. Pour ceux-là rien de plus facile que de suivre l'exemple des Belges. Mais nous dira-t-on, les moyens de fabriquer ce sirop sont peut-être dispendieux? Non, au contraire, les procédés de fabrication sont aussi économiques qu'ils sont simples, et il suffit de les indiquer pour que toute personne puisse s'en servir avec succès.

Il faut d'abord observer que toutes les espèces de pommes, parvenues à maturité ou à peu près, conviennent à la préparation du sirop. Cependant celui-ci est d'autant meilleur que les matières employées sont plus sucrées. Ce sirop pourrait être fait de pommes seulement ou de pommes et de poires; mais si la quantité de pommes est insuffisante et que les poires manquent, on y supplée par une quantité correspondante de betteraves et de carottes dont la présence améliore le produit en lui communiquant une saveur plus sucrée et plus agréable.

Quelque soient les éléments dont on fasse usage, voici comment on procède: On les met dans un vase en fer ou en cuivre, on y ajoute, par exemple, pour six livres de fruits, quinze pintes d'eau et on met le tout sur le feu. Il importe aussi de faire la distinction suivante: si on emploie des pommes et des poires, les pommes doivent être mises au fond du vase; si on n'opère que sur des pommes, les plus douces doivent encore occuper la partie inférieure, réservant pour le dessus les fruits les moins mûrs et les plus aigres (sûrs). Si on opère sur des pommes des betteraves et des carottes, ces dernières doivent aussi occuper la surface. Quand ce mélange est préparé, on ferme le vase et on l'abandonne pendant onze à douze heures à l'action d'un feu assez vif pour faire bouillir l'eau. Après ce temps on verse le contenu dans un morceau d'étoffe, et on le presse au-dessus d'un autre vase. Le jus qui est sorti de l'étoffe est aussitôt placé sur le feu, que l'on active jusqu'à ce que le contenu entre de nouveau en ébullition.

Dès que le jus commence à prendre la consistance de sirop, on ralentit peu à peu l'ardeur du foyer, on brasse le liquide avec force, à l'aide d'une palette de bois, et on enlève les impuretés qui s'accumulent à la surface. On reconnaît que le sirop est arrivé au degré de cuisson qui lui convient, quand il a une teinte d'un brun noirâtre et une consistance de melle.

Maintenant voici ce que peut produire une quantité de fruits donnée d'après les procédés que nous venons d'indiquer : Trois cents livres de fruits par exemple, donnent cinquante livres de sirop. De plus, ce produit offre l'avantage de pouvoir être conservé pendant des années, d'autant plus qu'il s'améliore en vieillissant. Quant au résidu il peut être employé avec avantage comme nourriture pour les bêtes à cornes et les porcs.

Pour nous, au moins, essayons ce procédé ; s'il réussit, nous en ferons notre bénéfice, s'il ne réussit pas, nous en serons quittes pour l'abandonner.

Concours agricole de la société d'agriculture de Kamouraska.

Le concours agricole de Kamouraska se fera cette année à St. Paschal, le onzième jour du mois présent. Nous donnons ci-après une partie du règlement qui a déjà été publié :

" 1^o. — Les concurrents aux prix offerts pour les récoltes de légumes devront en donner avis au Secrétaire, au moins 8 jours avant l'exposition, par lettre payée ou autrement.

" 2^o. — Personne ne pourra concourir s'il n'a payé sa souscription. L'entrée sera de 2 piastres, comme à l'ordinaire.

" 3^o. — Les souscriptions pour l'année prochaine seront retenues sur les prix à distribuer.

" 4^o. — Les directeurs se réservent le droit de ne pas accorder de prix, pour des animaux qui n'en seraient pas trouvés dignes, quoique sans compétiteurs.

" 5^o. — Les personnes qui voudront exhiber, devront faire entrer leurs noms dans les livres du Secrétaire, avant 9 heures du matin le jour de l'Exposition."

Nous espérons que les cultivateurs de ce comté se feront un devoir d'assister à ce concours, et surtout d'exhiber de beaux et bons animaux de toutes espèces.

Parmi les prix qui doivent être décernés à ceux qui exhibent les plus beaux animaux de race chevaline, bovine, porcine et ovine, nous remarquons avec plaisir qu'il en est un accordé à la meilleure culture de légumes sarclés. Cette culture est si propre à améliorer le sol, joue un rôle si important dans l'assolement, que tous les cultivateurs devraient se disputer ce prix, de préférence à tout autre.

Si nous donnons le premier pas à ce prix, nous sommes loin cependant de vouloir déprécier ceux qui sont accordés au plus beau cheval, à la meilleure laitière, etc. ; car nous savons trop quels bons effets produisent ces récompenses, et le besoin pour nous d'améliorer nos différentes espèces d'animaux.

Publication.

Nous accusons réception d'un petit volume intitulé *Le Verger Canadien, ou culture raisonnée des fruits qui peuvent réussir dans les vergers et les jardins du Canada*. Dans le court espace de 150 pages, l'auteur traite du pommier, poirier, prunier, groseillier, cerisier, gadelier, framboisier, ronce, fraisier. Les soins à donner à chaque arbre pendant sa croissance et à toute époque de son existence, les maladies auxquelles il est exposé, les remèdes à être employés, la manière de conserver les fruits : tout y est traité avec ordre et clarté. Cet ouvrage qui rencontre un véritable besoin de notre pays, est rempli de très-

utiles enseignements. En un mot c'est un travail heureux et destiné à produire les plus excellents résultats, et M. l'Abbé Provancher, son auteur, a bien mérité de ses concitoyens en leur faisant part de son expérience et de ses connaissances sur les matières qui y sont traitées. Aussi, quoique le nom de son auteur soit déjà pour plusieurs une haute recommandation, conseillons-nous à tous les arboriculteurs et à tous les cultivateurs de se procurer ce traité. Ils y apprendront les avantages que procure la culture de ces arbres, la facilité de les cultiver partout, et que le temps consacré à la culture d'un verger est largement rétribué.

Le Verger Canadien sort des presses de M. Jos. Darveau. Il est irréprochable sous le rapport typographique, et les nombreuses gravures intercalées dans le texte relèvent encore le mérite déjà si grand de l'ouvrage.

Correction.

Dans notre avant dernier numéro, dans l'article intitulé "Exposition Provinciale" il s'est glissé une erreur que nous croyons nécessaire de corriger. Il y est dit que "le concours agricole de Sherbrooke s'ouvrira le septième jour de septembre etc." au lieu de septième lisez : le dix-septième jour, etc.

Pompes à incendies.

Les personnes de Ste. Anne ou des paroisses avoisinantes qui voudraient se procurer des pompes à incendies, nommées *hydropultes*, pourront s'adresser à F. H. Proulx, propriétaire de la *Gazette des Campagnes*. Il en a à sa disposition un nombre considérable.

RECETTES AGRICOLES.

Moyen de détruire les chenilles qui dévorent les feuilles des arbres fruitiers.

Il n'y a pas de doute que si les arboriculteurs connaissaient le moyen de détruire les chenilles qui dévorent les feuilles de leurs arbres fruitiers, qu'ils l'emploieraient aussitôt. En effet, il est pénible pour celui qui plante des arbres fruitiers de les voir frappés d'impuissance par ce fléau.

Voici un moyen qui a souvent réussi en France et qui ne peut manquer de réussir en Canada. Voici en quoi il consiste :

Mettez du charbon ou de la braisette dans un vase en fer ou en tôle, jetez sur ce charbon embrasé une certaine quantité de résine broyée, mêlez-y un peu de soufre en poudre ; ensuite déposez ce mélange sous l'arbre où se trouvent les chenilles. La fumée qui s'échappe de ce vase les asphyxie et elles tombent immédiatement. Celles qui restent sur l'arbre sont mortes. Il faut choisir un temps calme afin que la fumée ne soit pas dispersée par le vent.

Graissage des voitures et des engrenages.

Voici une composition qui résiste bien mieux que la graisse et l'huile à l'action du frottement, qui ne coule pas aussi promptement et ne laissent jamais les parties frottantes à sec :

Prenez trois livres de graisse, deux livres de résine et une demi-livre de mine de plomb. Faites fondre la graisse avec la résine à un feu doux ; chauffez pendant une heure environ. Ensuite laissez refroidir ce mélange et mêlez-y exactement la mine de plomb en poudre et remuez le tout jusqu'à ce qu'il ait la consistance nécessaire pour que la mine ne se dépose pas au fond du vase.

VARIÉTÉS.

FÉLIX

ou

LE JEUNE CULTIVATEUR.

(Suite.)

Mme Dulac était aimable et bonne comme son mari : elle accueillit parfaitement Félix, le conduisit dans la jolie petite chambre qui lui était destinée, et lui fit faire connaissance avec ses deux jeunes garçons, âgés l'un de sept ans, l'autre de neuf, qui regardèrent bientôt Félix comme leur frère.

Après dîner, M. Dulac montra à Félix son petit domaine, cultivé avec le plus grand soin, où il n'y avait pas un seul coin improductif, et où l'agréable se mêlait partout à l'utile.

Ce domaine, outre la maison et le jardin, est composé de terres labourées, de prairies, de vignes et d'un petit bois, le tout d'un seul tenant ; des plantations faites avec art donnent à toute la propriété l'air d'un grand jardin. Mais ces plantations ne consistent qu'en arbres utiles : des peupliers et des frênes dans les parties basses, des arbres fruitiers sur les côtes exposés au midi, des ormes sur les hauteurs, quelques noyers sur le bord de la route.

En face de la maison, la vue se promène sur une vaste prairie, où çà et là sont jetés comme au hasard quelques groupes de peupliers de Hollande et d'Italie, et quelques massifs d'arbrisseaux.

Tout auprès est l'abreuvoir pour le bétail : il a la forme d'un petit étang entouré de saules. Le ruisseau qui l'alimente traverse une oseraie ; la source d'où il s'échappe est ornée de rocaillies dans les interstices desquelles croissent toutes sortes de plantes grimpantes et de fleurs sauvages, entre autres de jolies jubarbes à fleurs roses et de charmantes saxifrages.

En avant de la maison s'étend une cour belle et spacieuse, séparée de la prairie par une grille de bois, peinte en vert ; cette cour est ornée à droite et à gauche d'une double rangée de beaux mûriers. Le corps de logis en face de la grille sert d'habitation à la famille Dulac ; les deux ailes en retour comprennent les écuries et les granges, et ont chacune par derrière une basse-cour pour la volaille et les autres animaux domestiques.

On entre dans la maison par un vestibule qui, outre la porte donnant sur la cour, a une autre porte donnant sur le parterre.

Ce parterre est d'une très-petite étendue, mais tenu avec une propreté recherchée : c'est l'objet particulier des soins de Mme Dulac. Félix admirait ces gracieuses plates-bandes, ces charmantes corbeilles entourées de buis et de gazon d'Espagne, où s'épanouissaient les fleurs les plus éclatantes et les plus rares. M. Dulac n'en paraissait pas aussi charmé que lui : "Ce n'est pas cette sorte de jardinage que je veux vous apprendre, du moins pour le moment, lui dit-il : occupons-nous d'abord de l'utile ; l'agréable viendra ensuite, si nous avons du temps de reste. Ce que vous voyez là est le jardin de ma femme ; venez voir le mien."

Du parterre, il le conduisit dans un beau verger planté d'arbres fruitiers en plein vent, et de là il le mena au potager par un chemin qui traverse un massif de noisetiers, de nêfliers, de framboisiers et de groseilliers.

De tous côtés ce potager est entouré de murs, et, quand M. Dulac en ouvrit la porte, Félix fut enchanté du coup-d'œil que présentait cette masse de belles cultures, toutes régulièrement disposées et dans l'état le plus prospère.

L'enclos est carré, et les quatre coins sont exactement tournés vers les quatre points cardinaux. Il résulte de là qu'un des murs reçoit le soleil depuis son lever jusqu'après midi, ce qui est l'exposition la plus favorable pour les primeurs, ainsi que pour les couches ; qu'un autre reçoit le soleil depuis la dernière partie de la matinée jusqu'à son coucher ; le troisième, le matin et le

soir ; le quatrième, enfin, dans le milieu du jour. Ainsi, il n'y a point d'exposition au nord, et les quatre murs sont également tapissés d'espuliers.

Au centre du jardin est un bassin continuellement plein, qui, au milieu de tuyaux souterrains, entretient d'eau de petits bassins disposés symétriquement dans toute l'étendue du potager, et dans lesquels on puise pour l'arrosage.

Deux larges allées principales partagent tout ce jardin en quatre parties égales, subdivisées en différents carrés de culture par des allées, dont plusieurs sont couvertes d'un berceau de chasselas. Chaque carré est entouré d'une bordure de plantes utiles ou agréables : là ce sont des fraises, ici des violettes, plus loin de l'oseille, ailleurs du thym ou de la sauge. M. Dulac en avait banni le buis, parce qu'il rappelle des idées de recherche et de luxe, et le gazon d'Espagne, parce qu'il sert de retraite aux insectes nuisibles.

Derrière cette bordure, tout autour de chaque carré, règne une plate-bande dans laquelle on a planté des pommiers et des poitiers en quenouille, en buisson, en pyramide, en contre-espaliers, entre lesquels sont des arbrisseaux utiles et agréables, comme des groseilliers de toutes sortes, des aveliniers, des rosiers, et même des giroflées, quelques dahlias, des muftiers et d'autres fleurs remarquables par leur odeur et par leur éclat, mais communes et d'une culture facile.

L'intérieur des carrés est rempli de superbes légumes ; pas un coin de terre n'est perdu ; tout présente l'aspect ravissant de la fécondité, de la variété et de l'abondance.

Tel était le riant séjour où Félix fut admis. Il n'y recevait que de bons traitements ; il n'avait sous les yeux que d'excellents exemples. Tout respirait chez M. Dulac la vertu et la paix. Jamais existence ne fut plus tranquille que celle des membres de cette heureuse famille, dont Félix faisait réellement partie. Leurs jours étaient occupés par le travail, leurs soirées par l'étude. Les jeunes enfants, que Félix instruisait avec une application et une douceur infinies, faisaient des progrès rapides. Leur mère lui prodiguait, ainsi qu'à eux, les soins les plus tendres. Aidé de son élève, M. Dulac suffisait à la culture du jardin, auquel excepté eux, personne ne touchait. Tous deux trouvaient encore dans leur journée, si occupée, le temps de lire ensemble des livres instructifs et agréables ; et en outre, Félix, aidant Mme Dulac à soigner son joli parterre, lui épargnait ce que cette culture a de plus pénible. Tous s'aimaient les uns les autres, tous étaient heureux.

Félix était le seul dont le bonheur ne fût pas complet. Ses nuits étaient quelquefois agitées, et le lendemain matin on voyait, à ses yeux rouges, qu'il avait pleuré. Souvent aussi, pendant le jour, il lui arrivait de tomber dans une rêverie profonde ; il restait appuyé sur sa bêche ; on eût dit que des images, invisibles pour tout autre, passaient devant ses regards ; il s'attendrissait, et ses yeux se mouillaient de larmes.

Mais il suffisait d'un mot de M. Dulac pour le retirer de cet état de langueur, et à l'instant même il se remettait au travail avec une ardeur nouvelle.

Six mois s'étaient écoulés depuis l'arrivée de Félix à la ferme, et la reconnaissance ne lui permettait pas de cacher plus longtemps à M. Dulac le secret de sa destinée.

Un soir que toute la famille était allée de bonne heure se livrer au sommeil, Félix, resté seul dans le salon avec M. Dulac, lui fit en ces termes le récit de ses fautes et de ses malheurs :

"L'indocilité et l'opiniâtreté de mon caractère, que je reconnaissais et que je déplore aujourd'hui, mais trop tard, ont causé toutes mes peines. Je me suis rendu bien coupable envers mon père... Souffrez que je ne vous fasse pas connaître son nom. C'est son secret, hélas ! et non le mien, que je crois devoir vous cacher. Je ne veux pas vous réduire à la triste alternative ou de me livrer à sa colère, ou de me retenir contre sa volonté.

"Mon père, qui s'est fait un grand nom par les services qu'il a rendus à son pays, est mêlé aux affaires les plus importantes de l'État et occupe une place très-élevée. Je suis le seul fruit de son premier mariage. Ma mère mourut peu de temps après ma naissance. Malheureux enfant ! je ne l'ai point connue !

"Après quelques années de veuvage, mon père se maria. D'abord, ma belle-mère me témoigna beaucoup de tendresse ; mais elle eut un enfant à son tour, et je crus m'apercevoir qu'elle

me prenait en aversion parce que je ne faisais pas assez de caresses à mon jeune frère. En me montrant affectueux et docile, j'aurais sans doute facilement dissipé ses préventions : car je dois convenir qu'elle est naturellement bonne, et moi, au fond de l'âme, j'aimais Alphonse : mais je me crus sacrifié, je devins jaloux, et je ne montrai à mon frère que de la froideur. Alors ma belle-mère, me regardant comme l'ennemi de son fils, cessa de m'aimer ; et comme mon père, absorbé par les affaires publiques, se reposait sur elle du soin de sa maison, mon enfance fut bien malheureuse.

J'aimais mon père avec une tendresse inexprimable ; mais mon père, prévenu contre moi par ma belle-mère, ne me faisait jamais de caresses. Elle lui avait fait avouer que, s'il me témoignait de la bonté, j'en abuserais, et que me montrer combien il m'aimait, ce serait me perdre. Et comme, toujours préoccupé de grandes affaires, il avait habituellement l'air songeux et sévère, je le craignais et j'osais à peine lui parler. Hélas ! il a cru peut-être que j'avais le cœur froid et insensible, moi qui aurais donné tout mon sang pour obtenir de lui une caresse ou un regard !

Mon caractère devint sombre et chagrin ; la tristesse, la défiance, une sorte de timidité sauvage, me rendaient importun à tout le monde. Les complaisances qu'on avait pour mon frère, la rigueur dont on usait envers moi, m'aigris-aient de plus en plus. Ma belle-mère se plaignait que je ne l'aimais pas, que j'étais jaloux de mon frère ; elle pleurait en racontant à mon père les preuves de mon aversion et de ma jalousie ; et mon père justement irrité, m'accablait par ses réprimandes, m'effrayait par ses menaces. J'écroutais ces reproches et ces menaces d'un air accablé, sans oser proférer une parole. Mes larmes étaient une seule réponse ; et ces larmes, que la douleur faisait couler, on les attribuait à l'obstination. Les apparences étaient contre moi. Je voyais bien que mon caractère jaloux et sombre m'avait attiré la haine de ma belle-mère. Je m'imaginai que mon père aussi ne m'aimait plus. Perdant ainsi toute espérance, je tombai dans un découragement mortel, et je ne voulais m'appliquer à rien.

Alors mon père me traita avec plus de rigueur encore, et finit par me repousser. Je devins pour tout le monde dans la maison un objet d'éloignement et d'aversion.

Si j'avais su être patient et raisonnable, si j'avais travaillé avec application, si j'avais cherché, par une douceur inaltérable, à dissiper les préventions de mon père j'y aurais réussi sans doute. Que de chagrins je lui eusse épargnés ! que de peines j'aurais évitées ! Mais je ne sus pas, je ne voulus pas même me vaincre ; je m'abandonnai tout entier à ma sombre mélancolie, et Dieu m'en a puni.

Hai, rebaté, maltraité par tout le monde, je ne trouvais de consolations que dans les visites que me faisait de temps en temps une excellente femme qui m'avait nourri. Quand je la voyais, je me jetais dans ses bras avec une ardeur insensée. Je fondais en larmes : « O vous, la seule amie que j'ai dans le monde, m'écriai-je avec une sorte de délire et en poussant des sanglots, vous seule avez pitié du pauvre Félix ! Ah ! pourquoi m'avez-vous nourri de votre lait ? pourquoi ma mère, que j'ai perdue, m'a-t-elle donné la vie ? Pauvre orphelin ! oui, je le suis ; je le suis de père et de mère : il n'y a plus de père pour moi. Mon père a cessé de m'aimer. On m'a fermé son cœur, on l'a endurci pour moi. » Ma nourrice, en m'entendant parler ainsi, tremblait et fondait en larmes : « Félix, Félix, disait-elle, ne parlez pas ainsi, c'est mal. Soyez doux, patient et sage, mériterez l'amitié de votre père, et il vous la rendra. »

Elle avait raison, mais je refusai de la croire, je m'endurcissais de plus en plus.

Ma belle-mère sut que je trouvais quelque soulagement dans les visites de ma nourrice, et elle défendit à cette pauvre femme de revenir me voir.

J'eus connaissance de cet ordre. J'avais alors douze ans ; mon caractère avait pris de la force. Jusque-là j'avais enduré en silence tous les mauvais traitements qu'on m'avait fait subir ; pas un mot de colère n'était sorti de ma bouche. Mais, dans cette occasion, je ne pus me contenir, et j'éclatai.

Je courus, ou plutôt je m'élançai dans le salon, où ma belle-mère était seule.

« Ah ! madame, m'écriai-je, c'en est trop ! Jusqu'ici, par respect pour mon père, j'ai enduré sans me plaindre toutes vos injustices ; mais m'envier ma dernière, mon unique consolation, me priver de voir la seule personne qui ait quelque affection pour moi, c'est un trait de barbarie dont vous êtes seule capable ! »

Et, comme elle m'écoutait d'un air froid et ironique, j'ajoutai :

« Puisque vous n'êtes plus pour moi qu'une mortelle ennemie, je ne veux pas rester avec vous, je veux vous fuir. Puisque mon père, grâce à vous, ne m'aime plus, obtenez de lui qu'il me chasse de sa maison : c'est la dernière faveur que lui demande son malheureux fils. »

Les sanglots me suffoquaient ; je me précipitai hors du salon, et j'allai me jeter sur mon lit dans les convulsions du désespoir.

Le lendemain, mon père me fit appeler dans son cabinet. Je sentais ma faute, et, en paraissant devant lui, j'étais glacé de terreur. Son regard sévère me fit baisser les yeux, et je crus ressentir les angoisses de la mort en l'entendant m'adresser ces paroles, que mon imprudence, hélas ! n'avait que trop méritées :

« Vous avez accusé votre belle-mère de barbarie ; vous l'avez appelée votre ennemie ; vous avez dit que moi, votre père, je ne vous aime plus. Vous avez demandé à quitter la maison. Le demandez-vous encore ? »

Eperdu, consterné, je n'eus pas la force de prononcer une parole. Mon père reprit :

« Votre désir sera satisfait. Vous irez en pension. Après-demain vous partirez. »

Et il me fit signe de sortir. J'obéis. L'idée de quitter mon père, que j'aimais avec plus de tendresse qu'on jamais, faisait couler mes larmes ; mais je cachai ma douleur, et, aux yeux de tout le monde, j'affectai une insensibilité farouche. J'appris qu'on devait m'envoyer à trente lieues de Paris, dans un château, au milieu des bois, où un ancien professeur de l'Université avait établi un pensionnat. C'était, disait-on, un homme instruit et sévère, habile dans l'art d'assouplir les caractères les plus rebelles. C'est ma belle-mère qui avait choisi cette pension pour moi. Une solitude au fond des bois, un exil si éloigné, un maître si rigoureux, rien ne me rebata. Je ne demandai pas grâce ; et, quand le moment du départ fut arrivé, je me présentai devant mon père pour lui faire mes adieux.

Il était seul dans son cabinet. Il me regarda avec bonté. J'étais entré d'un air résigné et tranquille, en dévorant mon chagrin. Il me sembla que ce regard me perçait le cœur. « Allez, mon cher fils, me dit-il, allez apprendre à vous vaincre, et, dans quelque temps, revenez auprès de moi plus raisonnable et plus docile. Embrassez-moi ; adieu ! »

A ces mots, mon cœur se brisa. Dans l'excès de mon émotion, au lieu de me jeter dans les bras de mon père, je me précipitai à ses pieds, et je saisis sa main, sur laquelle je collai mes lèvres brûlantes. Les larmes et les sanglots étouffaient ma voix.

« Félix ! Félix ! s'écria mon père, tu n'es donc pas insensible ! — Insensible ! moi ! moi ! répondis-je d'une voix étouffée. —

« Eh ! bien, reprit-il, si tu as un bon cœur, si tu aimes ton père, promets-lui de te corriger ! »

A ces mots, mes sanglots redoublèrent. « Me corriger ! m'écriai-je ; eh ! de quoi ? Quel est le crime de votre enfant ? Ah ! son seul crime est de n'avoir plus de mère ! Au nom de cette mère, qui n'est plus et que vous aimiez tant, mon père, ô mon père, ayez meilleure opinion de votre fils ! »

Et, levant en ce moment mes regards vers mon père, je vis des larmes dans ses yeux : l'attendrissement était dans ses traits, le pardon était sur ses lèvres ; il allait m'appeler dans ses bras, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit, et ma belle-mère entra avec son fils.

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.